

La femme de destin

Roman

Jo Frehel

« Changer de nom, c'est changer de destin. »

Marek Halter

LA FEMME DE DESTIN

Roman

Jo Frehel

Première partie : LA FAUTE

Deuxième partie : L'HEURE DES FÉTICHEURS

Troisième partie : LA FEMME DE DESTIN

Elle rajusta son foulard de tête et en resserra le nœud sur sa nuque.

- Asseyons-nous, dit-elle en tirant une chaise, nous avons un peu de répit...

Le collier de grigris, petits objets de cuir noué, sacs minuscules renfermant de mystérieuses substances, avait glissé hors de son col, elle le remit en place sans hâte. Ces gestes familiers émurent le jeune homme comme s'il les voyait pour la dernière fois. Il s'installa en face de la forte femme qu'il avait appris à aimer.

Il était encore tôt, une brise agréable traversait la pièce, les oiseaux jacassaient dans le flamboyant reverdi de la cour. Il n'arrivait pas à s'imaginer que, dans peu de temps, cet endroit résonnerait du braillement des soudards et peut-être du vacarme de la mitraille. Il hésitait à rompre cette quiétude comme s'il allait déclencher la catastrophe. Mère Marie-Angélique semblait perdue dans ses pensées. Finalement, elle dit :

- Vous savez, Lionel, j'étais à l'école avec ce Colonel Sanspeurs, nous habitions le même quartier... Dans ce temps lointain, il s'appelait Théodore Garere... Les ethnies de ce pays vivaient ensemble dans la capitale... C'était le bon côté de la colonisation, les hostilités intertribales étaient en sommeil.

- Que s'est-il passé ?

- Vers dix-sept ans il s'est mis en tête de devenir pasteur, pour lui c'était une position de puissance, ils n'ont pas voulu de lui... Il était déjà fou, il aurait converti par la terreur nos pauvres païens de

paysans... Il aurait réinventé l'inquisition ! Le refus l'a rendu enragé. Il a quitté la ville, s'est acoquiné avec quelques va-nu-pieds et est devenu leur chef. Le groupe vivait dans la brousse comme une harde et se nourrissait sur les villages en terrorisant les gens. En 62, Adama, qui redoutait les rébellions à travers le pays, s'en est servi, il leur a assuré l'impunité, leur a fourni des armes, de l'alcool et de la drogue, ils ont prospéré... Puis le désordre et la misère ont suscité des vocations, les bandits sont devenus une vraie force clandestine à la solde de Adama. C'est alors que Théodore s'est proclamé Colonel. Le sobriquet "Sans-peurs" est venu après, pour impressionner les hommes.

Elle se tut, il se demanda si leurs relations étaient allées au-delà de ce voisinage d'enfance. N'osant poser la question frontalement, il dit doucement :

- Et vous, Mère, comment êtes-vous devenue ce que vous êtes ?

- Par nécessité, tous ces enfants perdus, il fallait bien que quelqu'un s'en occupe !

- Oui mais... Pourquoi êtes-vous religieuse ?

Disant cela, il rougit de son audace. Jamais elle ne lui avait posé de question sur son passé, il faisait de même, par entente tacite. Mais elle ne parut pas choquée, le moment devait être propice aux confidences. Il eut l'impression d'une veillée d'armes. Elle soupira, fixant le ballet des oiseaux dans le feuillage.

- La congrégation ? J'y ai été éduquée et j'y suis restée, voilà, c'est le destin, et puis cela m'a permis d'avoir un statut, du poids... Et des finances... Je vous choque ? Vous pensiez à une vocation ?

- Non, non... La situation était si dramatique ! La fin veut les moyens n'est-ce pas ?

- Oui, approuva-t-elle sans le regarder, il ne faut pas jeter la pierre... Il arrive que l'adversité amène à considérer que la fin veut

les moyens et pousse à agir d'une manière... Comment dire... D'une manière...

Elle s'arrêta, fixant ses mains croisées sur la table. Il eut l'impression qu'elle tentait de justifier son comportement envers lui. Il termina lui-même :

-... Peu chrétienne ?

Elle opina, sourit, puis reprit le cours de son histoire.

- Mon père savait lire et écrire, c'était quelque chose à l'époque ! Il tenait les comptes pour un planteur installé par ici, un Français. Quand celui-ci a vendu sa terre pour partir à Luangwa, mon père l'a suivi et il m'a emmenée... J'avais cinq frères mais j'étais la seule douée pour les études, c'est ce que mon père avait décrété, il voulait me mettre à l'école. Ma mère s'y opposait, j'étais sa seule fille, elle voulait me garder... Ma mère était illettrée et avait très peur de la ville et des Blancs en général. Ils se sont disputés violemment, le village entier s'en est mêlé. À la fin, on a décidé de s'en remettre à la Mère des Eaux, une créature mi-femme, mi-poisson, mi terrestre mi-aquatique, mangeuse d'hommes, qui erre dans la nuit africaine sous les traits d'une revenante, et qui protège les prostituées... Et qui aime les lieux de débauche...

Elle se tut soudain, comme prenant conscience de ce qu'elle racontait, elle pouffa :

- Et oui, c'est ce sommet de paganisme et de lubricité qui a décidé de mon destin de religieuse !

Mais il en fallait plus pour offusquer le jeune homme.

- Donc poursuivit-elle, on a lancé un poulet au milieu d'un marigot que l'on savait fréquenté par les crocodiles...

- Vivant ? Dit-il malgré lui

- Oui, mon petit Lionel, vivant ! L'Afrique est cruelle, ne le savez-vous pas encore ? Donc, si la Mère des Eaux laissait vivre le

poulet, ça voulait dire que je ferais papiers-de-Blancs et que je deviendrais Grand quelqu'un, si elle le dévorait, il valait mieux que je reste au village...

- Et le poulet a survécu !

- Tout juste ! Mais pas pour longtemps, il fut rôti le soir même...

Ils se turent, soudain affligés, comme si le court répit du poulet augurait de leur propre sort.

- Que vont-ils faire de nous ? Dit-il subitement

Mma fit un signe d'ignorance, puis :

- Nous devons les accueillir comme des visiteurs ordinaires, les enfants et le personnel sont censés être partis soutenir leur équipe pour un match de première importance, quant à vous, Lionel, vous êtes resté à cause de votre jambe.

Elle lui posa la main sur le bras,

- J'espère que cela ne vous froisse pas... Et surtout, ne montrez à aucun moment votre peur.

La journée s'écoula sans que rien ne se passe. Ils se nourrirent de restes de la veille. La chaleur monta et les ventilos s'arrêtèrent, personne n'avait alimenté le groupe électrogène. Le temps s'étira jusqu'au soir, Mma s'était retirée dans son bureau et Marc dans sa chambre. Il lutta plusieurs fois contre des mouvements de panique qui faillirent lui faire prendre la poudre d'escampette. Il avait envie d'aller jusqu'à Korgho, de parler à Bokari ou même à Béchir. Il se demandait ce qu'ils avaient fait. Avaient-ils fui eux aussi ? Ou bien comptaient-ils, comme Mma, composer avec les bandits ? Chacun, dans ces situations devait agir au jugé, il n'existait pas de bonne solution. Il revit toutes les bouteilles d'alcool qui tapissaient le mur du bar et cela lui fit froid dans le dos. Les sbires du Colonel auraient de quoi s'enivrer.

La nuit tomba, il n'y avait pas d'électricité, il aurait fallu remettre du pétrole. La nourriture dans les congélateurs allait se perdre. Mma, toujours économe, voire radine, ne s'en était pas préoccupée. Il conclut qu'elle n'avait aucune confiance dans l'avenir. Il alluma une bougie. Une brise qui filtrait par les fenêtres à claire-voie agita la flamme qui projeta des ombres fantomatiques sur les murs. Il trouva cela lugubre et angoissant, éteignit, et se recroquevilla sur son lit tout habillé. Sa hanche était enflammée et le faisait souffrir, comme toujours quand il était anxieux.

Le temps se traînait, il ne dormit pas, tantôt somnolent, tantôt aux aguets, l'ouïe saturée par les mille bruits de la nuit.

Depuis combien de temps avait-il quitté sa vie rangée d'employé aux écritures ? Il se mit à compter, et soudain quelque chose le frappa : il y avait un an jour pour jour que son destin avait basculé... À cause d'une humiliation de trop, à cause des délires d'une vieille gitane et d'un misérable caillou noir...

Drôle d'anniversaire, et si c'était aussi la date de sa mort ?

PREMIÈRE PARTIE
La faute

Tout avait commencé le soir fatidique de « l'accident ». À cette époque il s'appelait encore Marc Faugier... Il regrettait beaucoup son prénom qui contenait tout ce à quoi il aspirait. Marc, c'était bref, décidé, ça claquait, ça ne tergiversait pas. Marc, Marcus, Martial... Ça n'avait pas la trouille ! Il y sentait la promesse que sa timidité malade le lâcherait un jour...

Et pourtant, ce soir-là, justement, il était pétrifié de peur, statufié, face à une montagne d'homme : Duperrier, le patron honni. Marc était le plus insignifiant de ses employés, un petit gars obscur qui ne souhaitait rien d'autre que se faire oublier. Duperrier, lui, était le fondateur de Kapitool - la construction qui défie le temps - une entreprise qui tournait du feu de Dieu.

La maison au luxe ostentatoire qu'il s'était construite sur l'une des sept collines de la ville était appelée « Le palais ». C'est là que Marc avait été convoqué.

« T'es demandé au palais », lui avait dit Régine de sa voix de poissonnière alors qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui. La chose arrivait de plus en plus souvent, quand le boss était patraque. Il avait blêmi, quelle que soit la raison de cette convocation, il serait humilié, c'était ainsi.

On était un vendredi soir, ce qui rendait la chose encore plus détestable.

L'« Ogre », comme il l'appelait, était rentré d'Afrique une vingtaine d'années plus tôt, les poches pleines, et, inspiré par la crise du logement qui laissait dans la rue des milliers de familles, il avait plongé avec grand talent dans l'eau trouble des affaires

immobilières. Duperrier avait du nez, et peu de scrupules. Il était une force de la nature, un self-made-man.

Nul n'ignorait, chez Kapitol, qu'il travaillait à coups de pots-de-vin et d'intimidation. On chuchotait qu'il avait noyé dans le béton des villas romaines et des mosaïques de deux mille ans pour ériger les cages à lapins qui logeait la population ouvrière. Depuis une dizaine d'années, en vain de respectabilité, il proposait à la classe moyenne dont le niveau de vie explosait, des appartements de standing.

Il gagnait beaucoup d'argent, flambait dans des voitures hors de prix en compagnie de filles d'une vulgarité époustouflante.

Il était si caricatural qu'il en devenait beau.

Crispé de contrariété, Marc avait pris sa moto et emprunté la petite route sinueuse qui conduisait au palais dans la chaleur encore forte d'un printemps radieux. Une femme grise et triste l'avait propulsé jusqu'au bureau de l'ogre. Et à présent, l'ogre ne s'occupait pas de lui, les yeux rivés sur une feuille qui tremblait dans sa main. Marc toussota et émit un timide « Bonjour Monsieur ». Sans même lever les yeux et comme à son habitude, l'autre grogna :

- Approche, j'ai besoin de toi...

Duperrier l'avait vu grandir, avait fait trimer ses parents. Marc s'approcha, tentant de maîtriser un irrésistible tremblement. Enfin le vieux daigna le regarder. Il le toisa quelques secondes, soupira et souffla :

- Tu as vraiment l'air d'un crétin !

Marc se sentit mal, la tête lui tourna. La colère contenue lui faisait toujours cet effet-là. Il s'appuya au bras d'un fauteuil à côté de lui, baissant les yeux.

- Pas la peine de t'asseoir, fit l'autre avec hargne.

La voix était anormalement caverneuse, essoufflée, les joues du patron tremblaient comme de la gélatine. L'homme montagne ressemblait plutôt à une motte de beurre, une motte en train de fondre. Mais Marc le détestait tant et il était si paralysé par la peur, qu'il ne discernait pas que le boss était malade. Il restait là, trémulant comme un agneau devant le couteau du boucher.

Ce mental de victime était le fruit d'une existence calamiteuse. Il n'était pas un jour sans que le jeune homme se demande pourquoi le destin l'avait fait naître. Il était presque seul au monde. Sa famille se résumait à une sœur attardée mentale qu'il visitait chaque mois dans l'institut où elle était placée et à laquelle il consacrait un bon tiers de sa paye. Il était né d'un couple pauvre, culturellement déshérité et décidé à le rester parce que c'est le destin. Le père, ouvrier maçon chez Kapitol s'était mis à boire. Marc était l'aîné, et il était normal, si l'on peut dire... Dix ans plus tard était née Nicole, et les gonades alcoolisées du géniteur n'avaient alors réussi à produire qu'un rejeton idiot et difforme, de sexe féminin.

Le père l'aimait bien, sa petite. Dans ses rares moments de lucidité, il disait : « Celle-ci, elle me comprend ». Il était aussi maigre que sa femme était baraquée, et nourrissait à l'encontre de celle-ci, une rancune sur laquelle Marc refusait de s'interroger. Après sa mort, Nicole le réclamait et la mère, invariablement, répondait : « Il est dans le trou, il est bien ».

Marc porta sa famille comme une croix.

Pourtant il aimait sa sœur, malgré tout, pauvre chose hagarde qui se serrait contre lui comme un petit chat. Il lui apportait des sucreries, il aurait voulu la gâter plus encore. S'il avait eu la fortune de Duperrier, ils auraient vécu dans une grande maison

avec des gens pour s'occuper d'elle, lui enseigner des choses, la stimuler. Il avait lu sur la question.

Le repère paternel du jeune homme oscillait déjà, à cette époque, entre son pauvre père et le despote Duperrier. La mère, elle, n'était pas une méchante femme, mais bourrue, grossière, dure au travail, parlant peu. Elle avait servi de nombreuses années chez Duperrier, montant tous les jours au palais avec son Solex. Femme à tout faire, forte comme un homme, elle ne s'était jamais plainte. Elle semblait même en connivence avec l'ogre.

Marc avait honte de cela.

Lui n'était bien qu'à l'école. D'ailleurs, il avait une tête de premier de la classe, toujours propre et bien coiffé, des traits réguliers, des cheveux châtain et fournis, qu'il portait sur les oreilles, comme les Beatles, et une frange nette qui mettait en valeur des yeux bruns et francs. Sage, trop sage, il était souvent moqué. À quinze ans, il avait eu son Brevet des collèges avec les félicitations du jury. Alors, sa mère lui avait dit : « je vais te faire embaucher chez Kapitol, ils te mettront aux écritures. »

En fait d'écritures, ils l'avaient pris comme apprenti maçon. Duperrier, il le comprit plus tard, ne voulait aucun mâle dans son gynécée. Sur le chantier, il avait tenu deux mois. Il n'était pas taillé pour, et en gardait un souvenir exténué. Un jour, une poutre providentielle décrochée par maladresse, lui brisa le bassin. Il connut alors de longs mois d'hospitalisation puis de rééducation.

Ce fut une période heureuse, du moins dans la conception du bonheur qu'avait Marc à cette époque. L'immobilité le fit lire. La lecture le fit rêver. Le rêve le fit écrire.

Sorti tardivement du Club des cinq à un âge où les autres garçons se procuraient Play-boy, il enclencha sur Bob Morane, l'homme sans femme, l'orphelin aventureux éternellement âgé de trente-trois ans. Lorsqu'il eut terminé l'intégrale d'Henri Verne, il

tenta de s'intéresser à San Antonio, puis à SAS, mais ces types très virils, malpolis, à la libido débridée, lui déplurent. Il commença à écrire de courts récits imaginaires où le héros lui ressemblait en plus fort, plus courageux, plus vivant. Au centre de rééducation où il passa de longs mois, il fut comme un coq en pâte. Le personnel aimait ce jeune homme réservé mais charmant, qui ne se plaignait pas malgré les souffrances endurées et ne trouvait jamais le temps long. Un jour, un infirmier qui l'aimait bien lui mit dans les mains une bande dessinée d'Heroic fantasy. Ce fut le début d'une grande passion. Marc fut immédiatement séduit par cet univers fabuleux, ces héros - et héroïnes – produits hasardeux de la mythologie et de la radioactivité et, de ce fait, dotés de pouvoirs extraordinaires et de corps athlétiques, superbement moulés dans des combinaisons multicolores. Ces êtres étaient si occupés à combattre les forces du mal, qu'ils en étaient comme protégés des pulsions triviales qui agitent l'humanité ordinaire. Ils devinrent les compagnons de Marc aussi présents que les soignants qui l'entouraient. Il connut ses premiers émois amoureux en contemplant le corps sculptural de Miss Marvel. Il pleura lorsqu'elle perdit ses superpouvoirs. Puis vint Wonderwoman, sa crinière de jais, son bikini taillé dans le drapeau américain, sa petite cape rouge, son diadème étoilé. Marc tomba amoureux de l'amazone qui, dans ses combats contre le mal, distillait un érotisme de bon aloi.

De cette fréquentation d'un monde héroïque et virtuel, il devait garder, jusque dans l'âge adulte, un imaginaire prompt à s'emballer. Bien qu'il ne fût pas idiot, loin de là, et qu'il eût une bonne aptitude au rationnel, il aspirait de tout son cœur à cette distorsion du réel qui embellissait le monde.

L'aptitude au rêve, le goût du merveilleux et le sentiment que quelque chose l'attendait en dépit de sa médiocrité, le préparèrent

sans aucun doute à se couler, sans défense aucune, dans l'aventure qui allait se présenter.

Lorsque le temps béni de l'hospitalisation prit fin, on le renvoya dans son foyer, légèrement claudiquant. Il réintégra cruellement la réalité. Le lendemain de son retour, son père mit le feu à son matelas croyant voir une invasion de cafards. Effrayé par les délires paternels, tarabusté par sa mère qui le poussait à prendre un emploi, harcelé par sa petite sœur, collée à lui comme une sangsue, il obtint une dispense pour continuer ses études par correspondance et se cloîtra dans sa chambre pendant deux années, en compagnie de ses compagnons virtuels.

Lorsqu'il eut son bac, Duperrier accepta de prendre ce demi-infirmier comme employé aux écritures. Kapitool avait bercé son enfance, il devint à ce moment-là son destin, sa torture, sa prison.

Les bureaux de Kapitool étaient une ruche de filles, de filles délurées, au langage d'une verdure à faire blêmir l'innocent qu'il était. Il ressentit alors sa boiterie et sa gaucherie comme dégradantes, se replia plus encore. Il continua à rêver de femmes douces et ingénues, néanmoins sculptées comme les super héroïnes qui peuplaient ses fantasmes, et leur écrivit des poèmes.

Heureusement pour lui, Marc voyait peu son patron, le bonhomme n'était pas un administratif, il déléguait, il était un homme d'action, parti de rien, ce qu'il rappelait en projetant en avant sa bedaine. Il préférait les chantiers et allait de l'un à l'autre, au volant de sa Maserati, avec son cigare puant vissé à la lippe. Il aimait l'argent mais pas les comptes.

Celle qui veillait, qui était au courant de tout, de sa prospérité comme de ses canailleries, arrangeant ses mauvais coups en forçant sa propre nature vertueuse, c'était Maryse, la chef comptable, une célibataire attelée à Kapitool depuis sa création. Elle

était la seule personne qui ne lui faisait pas de courbettes, et qui parlait avec lui d'égal à égale. Elle tenait l'affaire tandis que ce crétin vaniteux croyait tout diriger parce qu'il brassait l'argent de ses grosses mains de maçon.

Parfois, d'humeur joyeuse, parce qu'il avait estoqué un concurrent ou soudoyé un édile, Duperrier venait parader dans les bureaux, sans but précis, comme un coq qui visite sa basse-cour, et échangeait avec les plus délurées quelques propos salaces. Parmi le personnel administratif, Marc était le seul homme. Le Vieux l'écrasait de son mépris. Les femmes du secrétariat, qu'il avait lui-même recrutées, étaient toutes aguichantes. Régine et Sylvie, deux filles d'une grande vulgarité, dernières recrues, s'occupaient de l'accueil, « pour la déco » avait-il dit.

Parfois, accompagné de quelque compère à qui il venait de graisser la patte, ce qui lui donnait le droit de le faire crever de jalousie - du moins l'imaginait-il - il jetait, en désignant son cheptel : « Vous avez vu celles-ci ? Des yeux de biche ». Il pouffait, l'autre aussi par complaisance. Les filles gloussaient.

C'est dans ces moments que le patron se laissait aller à évoquer ses années d'Afrique. Là-bas au cœur de la forêt dense où les essences tombaient devant ses bulldozers, aucune loi, aucun règlement ne semblait avoir endigué ses manières de prédateur, ni le pouvoir d'exploiter à outrance les pauvres gars, et encore moins sa consommation effrénée de « Négresses » qu'il évoquait avec une répugnante nostalgie.

Quand elle surprenait ces propos, Maryse, la chef comptable, piquait son fard, Marc piquait le nez dans les comptes. La libido exhibée du Vieux était pour lui un supplice. Duperrier s'octroyait un droit de cuissage, c'était sûr. Et toutes ces garces regardaient de haut Marc le boiteux.

Cela faisait deux ans que Marc embauchait tous les matins, tremblant de croiser Dieu-le-père, qu'il traversait le secrétariat de son pas raide, tentant de maîtriser sa boiterie, saluant les filles, d'un discret « Bonjour Mesdames », atteignant comme un havre le bureau de Maryse, sa chef, la seule personne douée d'humanité. Enfin un sourire. « Faites-nous donc un petit café ». Il s'exécutait avec plaisir, posait deux sucres sur la soucoupe, l'apportait à sa chef, et lui-même restait debout. Ils sirotaient tous les deux, échangeant sur le temps et les nouvelles, jamais sur la boîte. Puis la phrase rituelle « Bon, et bien, mon garçon, il faut s'y remettre » mettait fin à ce moment de folle convivialité.

Quand sa mère mourut d'une rupture d'anévrisme, Maryse l'aida à placer sa sœur. Sa vie put s'organiser tant bien que mal. Maryse était une femme raide et prude, célibataire, Marc comprenait qu'elle était amoureuse de la brute. Avait-elle été sa maîtresse à un moment de leur longue vie commune ? Il ne voulait rien en savoir, ça ne le regardait pas, chacun sa croix. Maryse l'aimait bien, pas au point de le fréquenter en dehors du bureau, ni même de lui faire la bise le matin comme les filles entre elles, pas même de le tutoyer, ce n'était pas ses manières, mais elle le trouvait consciencieux, respectueux et méritant.

Elle lui obtint une augmentation substantielle qui lui permit d'acheter une moto. Il fit l'acquisition d'une Suzuki de seulement deux ans d'âge, rouge et jaune, et d'un casque intégral noir et luisant. Au-dessus de la visière, il colla une bande jaune en forme de diadème, nantie d'une énorme étoile rouge en hommage à Wonderwoman, son premier amour. Ainsi équipé, le timide jeune homme se transformait en un héros de légende. Ce fut l'événement le plus heureux de ces deux années au service de Kapitoul. Il en remercia l'Ogre, la gorge nouée, avec obséquiosité.

Depuis quelque temps Maryse n'était pas bien, elle était triste et avait souvent les yeux rouges, son prochain départ la tourmentait et Marc était angoissé à l'idée de perdre son seul soutien. Il aurait dû chercher un autre boulot, plus passionnant avec des gens sympathiques, des jeunes filles, peut-être, gentilles, fraîches, joyeuses, et des collègues amicaux avec qui prendre un verre après le boulot... En ces temps de plein-emploi on pouvait envoyer promener son patron le vendredi et prendre un autre emploi le lundi. Mais voilà, il était paralysé de timidité et l'inconnu le terrorisait.

Marc était velléitaire, pauvre, puceau et n'avait qu'un seul ami, un vieil homme qui aurait pu être son grand-père.

Heureusement qu'il écrivait. De courts récits mettant en scène des héros audacieux et séduisants qui lui ressemblaient, et des poésies romantiques, oniriques... C'était son jardin secret. Personne ne les avait jamais lus, pas même Pierre, son vieil ami, un sage qui était aussi son propriétaire et son voisin. Marc aurait aimé les lui montrer, mais Pierre était si instruit, un ancien instituteur... Alors il n'osait pas, il savait que la moindre critique de sa part, la moindre remarque même bienveillante, serait un coup de poignard au cœur. Il ne pouvait pas prendre ce risque.

Un jour peut-être, quelqu'un, une femme sensible et forte à la fois, protectrice, lirait :

« Dans le ciel bruissant de juillet, L'oiseau a chanté ton nom,
 Dans le blanc glacé de janvier, L'hiver a créé ton visage, Et dans
 mes nuits s'est dessiné, En un nuage évanescent, La forme d'un
 corps désiré. Promesse de vie, je t'attends... »

Alors elle lèverait sur lui des yeux émerveillés.

En face de lui, Duperrier, engoncé dans son fauteuil, roulait, lui, des yeux furibards, soufflant bruyamment. Il grogna :

- Je te demande si t'es aussi crétin que t'en a l'air.

Marc n'osait le regarder.

- Réveille-toi, bon Dieu !

- Je ne sais pas, Monsieur, ce n'est pas à moi d'en juger.

- Mumm... De toute façon, j'ai pas le choix, tu vas venir avec moi.

Le jeune homme sursauta, jamais l'Ogre ne lui avait fait l'insigne honneur de l'emmenner où que ce soit...

- Avec vous ?

- Oui avec moi ! Et ne fais pas ces yeux d'abruti, allez, aide-moi !

Marc était tellement ahuri par cette nouveauté, par le changement d'allure de cet homme réputé indestructible, qu'il restait là, les bras ballants, ne sachant que dire ni que faire. Il se passait quelque chose qu'il n'arrivait pas à saisir. Le Vieux eut un vilain rictus et Marc comprit enfin qu'il était au bout du rouleau.

- Vous aider ?

- Oui, à me lever, imbécile, tu vois pas que je suis à moitié canné !

Le jeune homme s'avança malgré sa répugnance à toucher Duperrier, se força à lui prendre le bras, sentit sa masse tremblotante. L'Ogre prit appui. Tournant vers Marc une face livide, il souffla : « Chienne de vie ! »

Ils traversèrent cahin-caha la vaste pièce jusqu'à un petit tableau. Il représentait une femme aux épaules nues à côté d'un panier de fruits. Le trait était anguleux et les tonalités froides.

- Tu vois ça, fit Duperrier... Tu trouves ça moche, hein ?

Il le contempla un court instant, pesant sur Marc.

- Allez, dis-le que c'est moche, mais je m'en fous, c'est cher... Pas beaucoup de gens peuvent se l'offrir ! Et t'as vu la fille ? Elle a

les os qui pointent, et pas de seins... j'aime pas ça... Pas comme ta mère hein ? Ah ! Ta mère !

Il eut un petit gloussement graveleux qui s'étrangla dans sa gorge. Marc se raidit, les relations que cet infâme personnage avait pu entretenir avec sa mère lorsqu'elle servait chez lui, était le sujet redouté entre tous. Là gisait quelque chose de répugnant dont il ne voulait rien savoir et dont la seule évocation lui donnait la nausée. Une sueur subite inonda son dos. Pour couper court, il dit :

- Ce n'est pas très beau.

- Il m'a coûté vingt-cinq mille... Décroche-le !

Marc, de son bras libre, déposa la petite œuvre dévoilant la porte d'un coffre.

- Retourne-toi maintenant, fit Duperrier.

Le jeune homme s'exécuta. Il bouillait de colère. Des idées de meurtre lui traversaient la tête tandis que Duperrier fourrageait dans le coffre en ahanant comme s'il gravissait une montagne. Puis il agrippa à nouveau Marc et lui tendit une mallette de cuir.

- Tu vas conduire !

- Votre voiture ?

- Ben oui, imbécile !

- J'ai pas le permis... J'ai qu'une moto

- On s'en fout

Marc était au supplice.

- Monsieur je ne peux pas...

- Quel crétin !

Ils traversèrent le hall. Au dehors, la femme qui avait accueilli Marc s'apprêtait à partir, elle se précipita pour les aider mais le vieux la rembarra méchamment d'un « Je t'ai demandé quelque chose, toi ? ». Elle s'éloigna, enfourcha sa mobylette et disparut, il grommela : « Maudites bonnes femmes ! Elles auront eu ma peau ». Ils cheminèrent jusqu'à la voiture et Duperrier parvint à

caler sa masse derrière le volant. Tandis qu'il reprenait son souffle, Marc risqua :

- Qu'attendez-vous de moi, Monsieur ?

- J'ai un rendez-vous important, tu vas m'accompagner, je suis pas en état.

La voiture démarra dans un ronflement grave et enfila quelques lacets vers la vallée. Au volant, Duperrier était rouge et soufflait comme une forge. Le seul fait de tourner le volant l'épuisait. Dans un virage difficile, ils frôlèrent le ravin, il donna un coup à gauche qui les propulsa dans le talus. Il jura.

- Prends le volant, bordel ! C'est pareil qu'une moto, à la place du guidon t'as un volant.

Marc ne bougeait pas. Duperrier émit dans un feulement exténué :

- Exécution !

Marc fit le tour de la voiture, il se maudissait, pourquoi n'arrivait-il pas à tenir tête à cet homme affaibli, quel atavisme le poussait à lui obéir comme un chien dressé ? Il aida le boss à s'installer à la place du passager et prit le volant.

- Tu gardes la seconde jusqu'en bas, intima Duperrier.

Envahi par la nausée, Marc se méprisait. La ville scintillait au-dessous d'eux, dans la lumière du soir et, plus loin, le Rhône déroulait son ruban d'un bleu parfait. La beauté le saisit comme un dérivatif à ce moment infâme. Il cala. Duperrier gronda comme un dogue blessé.

- Crétin ! T'es bien qu'un enfant de poivrot !

- Laissez mon père en dehors de ça, Monsieur, murmura Marc refrénant sa fureur.

- Quoi ton père ? C'était qu'une loque... Il t'a rien appris ! Quant à ta mère...

Il s'arrêta, une espèce de rictus fleurit sur ses lèvres.

- Ah, ta mère...

- Fermez-la !

Un éclair d'amusement passa dans les yeux de Duperrier.

- Ma parole... Tu te rebiffes ! Tu crois que toutes les choses ne sont pas bonnes à dire, hein ? Mais puisqu'on est là tous les deux, y a un truc qu'il faut que tu saches... Moi, je vais bientôt crever alors, petit con, je vais te le dire... Tu vois quand je suis rentré de là-bas, de chez les Négros, j'avais...

Marc se mit à gémir et se boucha les oreilles de ses mains, Duperrier continuait à parler, sa voix faible et rauque lui parvenait comme un bourdonnement insupportable. Soudain ce fut comme malgré lui, il fit face au vieux, vit sa face bouffie de haine.

N'eût été le dégoût que lui inspirait le contact, il lui aurait plaqué la main sur la bouche. Un plaid traînait sur le siège arrière. Duperrier parlait toujours dans un feulement rageur. Marc tira le plaid, le roula en boule, Il eut le temps d'entendre « Quand elle arrivait, elle commençait toujours par les chambres, alors... ». Il plaqua le tissu épais sur la bouche maudite. Duperrier suffoqua mais agrippa les poignets de Marc avait une force insoupçonnée. Il parvint à prendre un peu d'air et fit entendre un râle. Le jeune homme cessa et jeta d'une voix rauque :

- Fermez-la ou je vous balance dans le ravin !

Mais le boss ne parlait plus, il haletait, les yeux écarquillés, le visage exsangue, n'arrivant pas à retrouver son souffle. Sa main droite plongea fébrilement dans sa poche et ce simple geste lui arracha un gémissement. Sa respiration devenait sifflante, il était blême. Il réussit à sortir une plaquette de médicaments, tenta de l'ouvrir mais elle lui échappa. Il tendit une main tremblante vers le sol sans parvenir à la toucher. Marc vit le petit rectangle blanc aux pieds de Duperrier et ne fit pas un geste, puis il détourna les yeux et fixa le lointain, par-delà la vallée. Les collines plongées dans

l'ombre devenaient bleues, des arbres morts faisaient des taches grises plus claires.

- Il a fait trop sec cet hiver, dit-il d'une voix un peu rauque, il faudrait de l'eau... Et ce constat l'absorba tout entier.

Le son de sa voix résonnait curieusement. À côté de lui, le rôle de Duperrier faiblissait. Soudain il y eut un cri rauque. Marc se tourna enfin vers l'homme à côté de lui, il vit sa face se tordre et sa tête retomber sur sa poitrine. Il resta sidéré, incapable de bouger, se vit le secouer, l'appeler « Monsieur, Monsieur, réveillez-vous » mais il ne le fit pas, regardant l'homme mourant ou déjà mort. Il attendit, comme statufié, seulement occupé à écouter son cœur frapper contre sa poitrine comme s'il allait en jaillir. Puis il s'apaisa, se sentit faible, resta immobile un long moment, indifférent à tout ce qui l'entourait.

Cette fois, il en était sûr, Duperrier était mort. Le rétroviseur lui renvoya son regard. Il le soutint et dit à haute voix « Moi c'est Marc ! ». Il eut un instant de pure jouissance, puis une envie folle de quitter la voiture, de remonter chercher sa moto, d'oublier tout ça et de rentrer chez lui. C'était absurde, bien sûr. Il ne pouvait pas le laisser là, il fallait avertir, appeler les pompiers, faire comme si la crise était survenue sans raison, subitement. Il n'y avait pas âme qui vive et peut-être que personne ne viendrait dans cet endroit avant le lendemain.

Il fourra la boîte de comprimés dans la poche de l'Ogre et remit le contact. De multiples témoins lumineux apparurent, l'affolèrent un instant. Marc avait un peu conduit la Dauphine de Pierre sur des petites routes de campagne, mais cela n'avait rien à voir avec ce monstre. Allons, se dit-il, ne te laisse pas impressionner, ce n'est qu'une mécanique. La voiture fit quelques soubresauts puis démarra dans un vrombissement sourd. Le corps de Duperrier s'affala sur lui-même. Quelques lacets plus bas, Marc

vit une voiture stationnée sur le bas-côté. Il se gara et courut vers elle simulant l'affolement. C'était un couple d'amoureux.

- Aidez-moi, leur cria-t-il, mon patron vient d'avoir un malaise !

L'homme s'arracha aux bras de son amante et courut jusqu'à la voiture, le monstre bleu sombre à nez pointu l'impressionna. Il discerna à travers les vitres fumées le corps de Duperrier tout recroquevillé.

- J'y connais rien, fit-il, mais faudrait quand même le redresser, qu'il puisse respirer.

- Oui je vais le faire, vous avez raison.

- Nous, on file chercher du secours, dit-il heureux de s'échapper de ce sinistre spectacle.

Les jeunes gens partis, Marc se résolut à relever le corps malgré la répugnance qu'il en avait. C'est là qu'il revit la mallette. Elle devait contenir de l'argent, beaucoup d'argent, il en aurait mis sa main à couper. De l'argent sale et c'était sûrement pour le remettre à quelque pourri de son espèce que Duperrier l'avait sollicité.

- Elle doit être verrouillée et de toute façon, je ne veux rien en savoir... Murmura-t-il

Mais dans la seconde qui suivit, il empoigna la mallette qui, à sa grande surprise s'ouvrit sans difficulté. Des liasses apparurent. Il en eut le vertige, puis se mit à rire. Il y avait là de quoi l'arracher à sa vie misérable, soigner sa sœur, gâter son ami Pierre, intéresser quelque jolie fille qui le trouverait soudain très séduisant en dépit de sa timidité et de sa boiterie... Oui il y avait là de quoi se faire une belle vie. Son cœur battait de façon anarchique, il tremblait, des pensées folles se bousculaient sans qu'il parvienne à les ordonner. « Mon Dieu j'ai deux minutes pour décider de mon destin... Je n'ai pas le droit de laisser passer ça ! Combien peut-il y

avoir ? Mais la servante a vu la mallette ». Un frisson lui parcourut l'échine. Il regarda soudain l'objet comme maléfique, et sa couardise parla : « Sale type, sale argent, je ne mange pas de ce pain-là... ». Il referma et attendit, la tête vide.

Des voitures à gyrophares, sirènes hurlantes montaient la côte. Soudain, il y eut comme un déclic, il saisit la mallette, escalada le talus, pénétra dans les buissons. Là il préleva la quasi-totalité des liasses, les enfouit dans la végétation, mit des pierres par-dessus. Les sirènes se rapprochaient, il pouvait voir les éclairs à quelques virages en dessous de lui. Il se hâta, fébrile, empilant tous les cailloux qu'il trouvait autour de lui. Avant de regagner la route il jeta un coup d'œil à son œuvre, cela faisait un petit monticule bizarre mais personne ne venait jamais sur ces pentes impraticables. La nuit était presque totale. Il referma la mallette et la verrouilla. Il eut juste le temps de la jeter aux pieds du boss, les voitures surgirent.

Tandis que Marc aidait son patron à passer de vie à trépas, une jeune fille à la peau sombre se présentait chez Kapitol. Ses cheveux crépus, laissés libres, lui faisaient comme un halo autour de sa tête. Elle était d'une grande beauté comme le métissage sait en produire.

Quand Régine la vit s'avancer, elle se raidit de contrariété derrière le bureau d'accueil. Elle, La blonde platine à la bouche vermeille et au postérieur relevé par des talons aiguilles, embrassa d'un seul coup d'œil la souplesse de liane, les yeux immenses, le visage parfait de l'intruse. Elle éprouva l'aigreur des femmes qui ont durement construit leur sex-appeal, confrontées à la beauté sans artifice.

- Vous désirez ? Fit-elle sans la saluer.

- Bonjour, dit posément l'inconnue, je voudrais voir Monsieur Duperrier

- Il est absent, dit Régine, et de toute façon, faut un rendez-vous !

- Je suis passée la semaine dernière, j'ai vu votre collègue, elle ne m'a rien dit de tel...

- Ouais, c'est possible... Mais Janine a un peu la tête en l'air, gouailla Régine avec un air à se fichier du monde.

Puis détaillant sans vergogne son interlocutrice, elle demanda :

- C'est pourquoi ?

- C'est personnel.

- Je vois... Fit Régine en tordant le nez, elle se sentait en péril. Cette fille à la beauté sidérante pouvait aussi bien décider de

prendre sa place et le vieux, tel qu'elle le connaissait, pouvait tout à fait la remplacer elle, Régine, après tant de bons et loyaux services.

- Et qu'est-ce que vous voyez ? Fit l'autre sans se démonter.

- Ben j'sais pas, ça me regarde pas, bredouilla Régine, mais si c'est pour un emploi, on n'a besoin de personne.

L'inconnue eut une moue amusée, elle fit un petit geste de la main comme pour balayer la question.

- Bien, je vais donc prendre rendez-vous.

- C'est pas moi qui m'en occupe.

- Et bien trouvez-moi la personne qui s'en occupe.

Régine soupira à fendre l'âme. A ce moment elle aperçut Maryse qui sortait des toilettes. Elle alla jusqu'à elle en faisant claquer ses talons et fit d'un ton blasé :

- Y a une fille qui veut voir le boss.

Maryse avait un mouchoir à la main. Tamponner son nez et ses yeux l'occupait une grande partie du temps. On ne savait si c'était dû à des allergies de printemps ou au chagrin de quitter la boîte. Tout le monde, d'ailleurs, s'en fichait à l'exception de Marc, son chevalier servant. Elle leva sur Régine un regard triste et cerné.

- Une Black veut voir le patron, redit Régine en l'entraînant vers l'accueil.

- Bonjour Badeboiselle, est-ce que c'est urgent ? Fit Maryse.

- Assez, fit l'autre, j'attends depuis bien longtemps.

- Revenez lundi, dit Maryse pour dire quelque chose, je lui dirai que vous êtes venue.

- Oui, dites-le lui, je m'appelle Marguerite M'baté.

Le nom se perdit dans un bruyant éternuement.

- Bardou, dit Maryse, et bien je lui en ferai bart, au revoir Badeboiselle.

La jeune fille n'eut pas le temps de redire son nom, Maryse avait déjà tourné les talons. Dépitée, Marguerite rejoignit l'arrêt du bus qui l'avait amenée.

Le lundi suivant, Marguerite revint à la même heure mais Monsieur Duperrier n'était toujours pas dans ses bureaux et le personnel lui parut encore plus bizarre que la première fois.

Elle revit la blonde vulgaire qui se fit un plaisir de lui annoncer :

- Ah non, il est toujours pas là... Et même c'est plus la peine de venir, il est mort !

Mongo, un grand type au crâne d'un noir de jais luisant comme une boule de billard s'approcha d'une des fenêtres explosées du premier étage. Il vit Marguerite qui revenait de sa troisième tentative et se précipita aussi vite que le permettait l'escalier délabré. Il vit l'air courroucé de la jeune fille.

- Tu l'as vu ? Et il t'a ri au nez, hein ? Je te l'avais dit !

- Il est mort !

- Mort ? Tu veux dire mort-mort ?

- Crise cardiaque à ce qu'il paraît...

- Incroyable ! Salaud jusqu'au bout ! J'irai pisser sur sa tombe !

- Arrête, je ne suis pas d'humeur...

Les larmes lui vinrent aux yeux. Il la prit dans ses bras.

- Pas grave, on trouvera autre chose, c'était un mauvais plan de toute façon.

- J'y retournerai, fit-elle résolument, son fric est à moi !

Un jeune gars blond et malingre vint les rejoindre et se colla à eux. Il s'appelait Carl. Le lieu, une usine désaffectée, appartenait à son père. Carl était très tactile, aimant se frotter à ses semblables en toutes occasions. Il se mit à fourrager dans la chevelure de Marguerite.

- Lâchez-moi, tous les deux, dit-elle en se dégageant.

- Qu'est-ce qu'elle a, ma petite poulette ? Fit Carl d'un ton câlin en lui frottant le dos.

- C'est son vieux, fit Mongo, enfin celui qu'elle prend pour son vieux... Il est canné, et nous, on comptait là-dessus pour ce que tu sais.

- Ah ! Ce sale type ! Explosa Margie, s'il croit qu'il suffit de tirer sa révérence... Je veux mon dû, j'y ai droit !

- Ma Chérie, reprit Carl sur un ton caressant, bien sûr que t'es croisée avec un bâton blanc, celui-là ou un autre...

Elle le fusilla et hurla :

- C'est lui et pas un autre ! Ma mère me l'a dit !

- Du calme, Chérie, t'es toute crispée, qu'est-ce que tu dirais d'un petit massage relaxant ? J'ai une huile au calendula, une merveille

- T'es lourd, laisse la tranquille ! Gronda Mongo.

Carl soupira :

- Vous êtes fatigants tous les deux, toujours grincheux ! Regardez-moi, je ne me prends pas la tête et je suis heureux comme un pape.

- Ferme-la, tu comprends rien !

Carl se détourna. Il en avait vu passer, des gens bizarres, des prétendus aventuriers dont on sentait qu'ils n'iraient pas plus loin que la Côte d'azur, mais aussi, à l'extrême, des retours d'Inde à l'esprit égaré. Il y avait parfois des gens sévèrement dépendants et de gentils rêveurs qui mitonnaient leur cuisine végétarienne assaisonnée de marijuana.

L'ancienne filature était un peu en retrait par rapport aux autres bâtisses et à mi-hauteur dans la colline. Il fallait traverser la rivière par une passerelle commune avec une fonderie encore en activité. La dangerosité de celle-ci faisait que la passerelle était interdite aux promeneurs et seuls les ouvriers fondeurs l'empruntaient. Cette situation privilégiée en avait fait un havre pour quelques jeunes en rupture de ban qui ne cherchaient rien d'autre qu'un endroit tranquille pour mettre en pratique leur idéal

de vie. L'usine était un relais comme beaucoup d'autres sur les routes du vaste monde. Peu de gens s'incrustaient longtemps dans ces longues salles sans aucun confort ou s'alignaient des matelas crasseux et des sièges défoncés, agrémentés de murs bariolés et de tentures exotiques. De plus, seule la rivière procurait l'eau pour de se laver et évacuer les sanies.

Carl était le plus ancien, il en était, en quelque sorte, le syndic. Dernier rejeton d'une famille d'industriels de la ville, il faisait vivre son lieu communautaire grâce aux mandats que son père continuait à lui envoyer, espérant récupérer un jour le fils prodigue. Pour l'instant celui-ci n'avait d'autre ambition dans la vie que de se prélasser sur un bat-flanc en fumant diverses substances planantes en compagnie de potes sympas et de filles peu farouches.

Carl, qui avait l'air d'un hamster albinos, en avait aussi la sexualité trépidante, il lui fallait des nanas, beaucoup de nanas, rendues sensuelles et sur actives par la grâce des produits psychotropes.

Depuis peu, des types politisés étaient arrivés à la filature, ces gars-là n'étaient pas drôles, leurs femmes étaient moches, ils fumaient peu, et ne pensaient pas à baiser. Ils imprimaient des tracs anarchistes ou pseudo-communistes dans un recoin du premier étage où le parquet rongé d'humidité permettait encore de supporter leur ronéo. Ensuite ils allaient distribuer leur prose incendiaire sur la ville de Lyon dont ils s'étaient fait chasser quelques mois plus tôt, promettant l'apocalypse aux coupables de la déliquescence du monde, et aussi aux indifférents. Carl ne les aimait pas, il les tolérait - puisqu'il se disait tolérant - mais à la condition que pas un mot sur leurs idées débiles ne soit prononcé en sa présence.

Les deux Mwanzais, eux, étaient arrivés récemment. Ils étaient aussi des politiques, des réfugiés avaient-ils précisé, bien que leur statut ne soit pas reconnu par ce pays ingrat qu'était la France. Au début ils racontaient des choses atroces, parlaient de génocide, de massacres d'enfants, mais Carl dont les cruautés du monde altéraient le bonheur de vivre, leur avait fait comprendre que ces horreurs ne devaient pas polluer son petit paradis planant.

Depuis, ils n'en parlaient plus.

Ils s'appelaient Mongo et Marguerite qu'on appelait Margie.

Margie, elle, était une beauté, hélas Carl ne l'avait pas encore baisée. Elle ne fumait pas, c'était ça son problème. Et Mongo n'avait pas l'air chaud pour prêter sa femme. Ils étaient assez bourgeois, ces deux-là, dans leur genre. Ils voulaient « s'en sortir » comme ils disaient tout le temps... « Mais sortir de quoi ? » pensait Carl, qui avait le sentiment de leur offrir un coin de paradis. Ils se disaient même prêts à travailler, vocable déplaisant qui lui donnait des nausées. Ils venaient de Paris et s'ils étaient arrivés jusqu'ici, c'était à cause du prétendu père de Margie, un arriviste riche qui aurait couchaillé avec des Nègresses au temps des colonies.

Mais Carl ne voulait pas en savoir plus, à la filature, on ne demandait jamais rien à quiconque. On posait son sac, on amenait son chiite et sa guitare. C'était la règle de Carl.

On ne connaissait pas d'enfant à Duperrier et on apprit bientôt que lui-même était de l'assistance publique. Une recherche d'héritier fut déclenchée, si elle n'aboutissait pas, Kapitol reviendrait à l'état, et elle serait vendue. L'entreprise se sentit orpheline. Il y régna une ambiance de fin du monde. Un syndic fut nommé, Monsieur Chateminoy.

Marc se sentait bizarre. Après ce qu'il appelait en lui-même et assez hypocritement « l'accident », il avait passé la nuit à trembler, à se réjouir, à pleurer, à se battre la coulpe, à se féliciter, à se traiter de tous les noms, et à répondre à la question cruciale : où cacher son magot. Il avait pris une décision : ne pas utiliser cet argent avant des années, pas question de changer de train de vie. Il n'en voulait pas chez lui, c'était dangereux, et puis, Pierre furetait un peu partout. Finalement, il conçut que le lieu le plus approprié était chez Kapitol, dans un endroit qu'il était seul à fréquenter : les archives. Qui irait ouvrir une boîte d'archives poussiéreuse vieille de presque vingt ans intitulée « Programmes 1958 » ? Et, si de façon tout à fait improbable, on venait à en avoir besoin, c'est lui qu'on chargerait de la rechercher. Cette décision prise, il avait fini par s'endormir sur le matin.

Il rêva qu'un orage diluvien entraînait des milliers de billets à son effigie et en inondait la ville. Il avait opéré le transfert dans la nuit suivante en allant rechercher sa moto qui était restée au palais.

Depuis, il avait un sentiment d'irréalité, n'était ni fier ni triste, mais grave, comme quelqu'un qui a dû tuer pour exister. Il avait désormais sur les épaules un acte qu'il jugeait aussi indispensable que coupable. Il s'efforçait de l'oublier et aussi l'argent qui en était, en quelque sorte, le salaire. Parfois il y parvenait, et c'était une affaire classée. A d'autres moments l'absence du patriarche